LES PÈRES DE L'EUROPE

[Patrick Boucheron](#)

Belin | « Po&sie »

2017/2 N° 160-161 | pages 75 à 79

ISSN 0152-0032

ISBN 9782410009958

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-poesie-2017-2-page-75.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Patrick Boucheron

Luciano Cecchinell

Roselyne Chenu

Yves Hersant

Jan Völker

Patrick Boucheron

Les Pères de l'Europe¹

Derniers livres publiés : *Comment se révolter*, Paris, Bayard, 2016 ; *Histoire mondiale de la France*, Paris, Le Seuil, 2017 (direction, en collaboration avec Nicolas Delalande, Florian Mazel, Yann Potin et Pierre Singaravélou).

Il faut dire aussi qu'avec cette histoire de ponts, on avait pris un mauvais départ. Le pont : une riche idée pourtant, sur le papier. Ou plus exactement, une manière malicieuse d'exprimer cette richesse de papier qui fait la croyance des nations. Il s'agissait bien de cela en cette première heure du 1^{er} janvier 2002 où les billetteries des dix-huit pays de l'Union se mirent à cracher à l'unisson leurs premiers euros. Une porte au recto, un pont au verso. Tout cela, avouons-le, exprimait une désarmante bonne volonté d'amitié entre les peuples. Le seuil, l'arche d'alliance, le passage entre les deux rives. Quoi de plus naturel pour de l'argent liquide – ne dit-on pas d'une monnaie qu'elle a cours ? Aussi est-il juste et bon qu'un pont la franchise. Les plus savants des épargnants se souvenaient peut-être à ce moment là que depuis la Rome antique, est souverain celui qui jette des ponts, et que cette fonction sacrée appartient au *pontifex*, le pontife.

Rome justement : il fallait bien débiter par là, car les Européens, voyez-vous, sont hantés par leur histoire – ceux qui les gouvernent, du moins, se sont longtemps obstinés à le croire – et, ainsi que l'écrivait Pétrarque, « Qu'est-ce donc que l'histoire sinon l'éloge de Rome ». Voici pourquoi elle doit filer droit, l'histoire, de Rome en nouvelles Rome. Il fallait donc que le cours du temps aille du même rythme que l'enrichissement, en un cinglant raccourci de l'histoire. On confia aux formes architecturales le soin d'exprimer cette admirable progression. Cinq euros : art antique ; dix euros : art roman ; vingt euros : art gothique. C'est encore l'enfance de l'Europe, l'âge des petites coupures. La Renaissance vient avec les billets de cinquante euros, suivis par l'art baroque des billets de cent. La plupart des petits porteurs n'iront pas au-delà. L'architecture de verre et d'acier du XIX^e siècle ? Elle chiffre deux cent euros, déjà une coquette somme lorsqu'il s'agit de la glisser au fond de ses poches – et le billet de cinq cents euros, qui est en lui-même une provocation, figure l'art contemporain. Normal, il est inaccessible.

On le voit, cela commençait à se gâter, cette affaire. Ce n'était de la faute de personne, et surtout pas du graphiste berlinois qui avait dessiné les nouveaux billets de banque. Son nom était Reinhold Gerstetter, il avait gagné un concours – importants, les concours dans la culture technocratique européenne, dont on oublie de dire combien elle emprunte à la bureaucratie céleste des mandarins de la Chine ancienne. Il n'avait pas échappé à Reinhold Gerstetter que la plupart des nations du monde ornaient leur monnaie d'un visage souverain – non pas nécessairement d'un roi, ni même toujours

1. Ce texte est la reprise, développée et modifiée, de l'intervention donnée dans le cadre de la performance du 23 septembre 2014 au Heimathafen Neukölln de Berlin pour la « fiction collective » intitulée *Sécession* organisée par la Société européenne des auteurs et Camille de Toledo, que je remercie très sincèrement.

d'un héros ou d'un grand homme, mais de la souveraineté d'un visage. Pas de monnaie qui n'ait cours sans un regard franc et droit, pas de confiance sans l'offrande d'une face.

Oui sans doute, mais laquelle choisir ? C'était bien le problème, et il était insoluble. Depuis les dernières années du second millénaire, on avait multiplié les sondages dans plusieurs pays européens – pas tous, les grands, les fondateurs, ceux qui avaient les premiers trempés leur conscience commune dans le charbon et l'acier – pour tenter de dégager quelques personnalités dans lesquelles on pourrait s'y retrouver. Toutes ces enquêtes étaient profondément désespérantes. David Beckham arrivait devant Jean Monnet ; Freud, Mozart et Vaclav Havel plafonnaient à 1 %. Ne me parlez pas des écrivains : ils demeuraient cantonnés dans des préférences étroitement nationales. Seuls les Italiens citaient Dante, les Anglais Shakespeare, les Espagnols Cervantès et les Allemands Goethe. Non, pour trouver un grand homme dans lequel pourraient éventuellement se reconnaître plusieurs nations européennes, il fallait une fois de plus puiser dans ce réservoir de fierté et de rêverie enfantines qu'est la Renaissance. Léonard de Vinci, Christophe Colomb, Martin Luther, voilà le tiercé de tête. Nés respectivement en 1452, 1451 et 1483 : on a beau faire, impossible d'en sortir. Car malgré ses grands airs, la culture européenne n'a eu, à l'échelle de l'histoire universelle, qu'un quart d'heure de célébrité warholienne : ce moment incertain et fantasque où elle prétendit, du même élan, se mesurer à l'immensité du monde et à l'intensité du moi.

On en était là au temps de la Sécession, quand le « peuple fantôme », intraitable avec les traités, renversa les institutions du vieux monde. Parce que les membres de la nouvelle Constituante cherchaient le moyen de parler d'une même voix sans parler une même langue, ils souhaitèrent redonner aux peuples de l'Europe des visages reconnaissables. Car les visages, ils s'en souvenaient à présent, et pas seulement ceux qui l'avaient lu chez Levinas, les visages exposaient à la fois, dans leur incommensurable nudité, l'appel au meurtre d'autrui et l'injonction à ne pas tuer. Sans visage, pas de conscience de la vulnérabilité ni de la responsabilité. Voici ce qui leur avait manqué jusque là. Dans « construction européenne », c'est peut-être « construction » qui n'allait pas. On n'en pouvait plus de cette Europe qui ignorait à ce point la notion de politique. Elle ne savait opposer à ceux qui consentaient encore, et de guerre lasse, à la construction de ses institutions que ceux qui, les mettant en doute, ne pouvaient vouloir que leur ruine. Pour sortir de cette tenaille, cette histoire de ponts et d'architecture oui, c'était peut-être la fausse bonne idée.

Assez des pierres et des choses mortes, dit l'un de ceux qui étaient assemblés, faisons advenir des visages. Sans doute, mais lesquels ? Et pourquoi pas ceux des Pères de l'Europe ? risqua un autre. C'est vrai, on les avait oubliés, ceux-là. L'Europe est comme l'Église – elle se fonde sur ces fils obéissants qui, parce qu'ils eurent prescience de ce qu'ils voulaient bâtir pour lui demeurer fidèles, sont comme les Pères de leur Mère. L'Union européenne se reconnaît onze pères de l'Europe, dirigeants visionnaires. Onze, comme ceux du Comité de salut public. « Vous les voyez, Monsieur ? Tous les onze, de gauche à droite ». Konrad Adenauer, Joseph Bech, Johan Willem Beyen, Winston Churchill, Alcide de Gasperi, Walter Hallstein, Sicco Mansholt, Jean Monnet, Robert Schuman, Paul-Henri Spaak, Altiero Spinelli. On a honte de ne pas vibrer davantage – mais voilà, c'est bien tout le problème. Impossible de se hisser à la hauteur de l'ample et sublime phrase révolutionnaire. « Invariables et droits. Les Commissaires. Le grand comité de la grande Terreur » écrit Pierre Michon. Car ici, il n'y eut nulle terreur, mais une suite de petits renoncements. Comment faire de la ferveur

avec tant de modération, une passion politique avec cette noble et morne ambition de s'entendre malgré tout ?

Voici pourquoi les Constituants, d'abord piqués par l'idée, se dissipèrent bien vite. « Pères » ne leur allait guère, car on se souvenait du terrible droit de vie et de mort du *pater familias* en droit romain, et les « petits pères des peuples » n'avaient pas vraiment contribué à faire oublier la *Vitae necisque potestas*. D'instinct, chacun se réfugiait dans sa langue maternelle pour les nommer plus tendrement : *papa, daddy, apu, baba* – mais non, cela n'allait pas davantage, car derrière ces petits noms familiers se cachaient d'imposantes figures : l'abbé du monastère ? *Abba*, le papa des Grecs, pour ne rien dire du souverain pontife, le faiseur de ponts, on y revient toujours. Je ne me souviens plus lequel d'entre nous le premier eut l'idée, mais elle s'imposa bientôt à tous. Des visages oui, mais pas ceux des grands hommes. Que l'Europe se mire en une eau plus tremblante, qui chante la gaieté ondoyante des passages. D'une même voix et en plusieurs langues se dit enfin un cri unanime : Transfuges ! Aventuriers ! Corsaires ! Traducteurs !

Par exemple celui-ci : Faraj ben Salim, à qui le roi de Naples Charles 1^{er} d'Anjou confia en 1278 le grand livre de médecine d'al-Razi qu'il tenait du souverain hafside de Tunis. Ce *Kitab al-Hawi*, l'Europe savante allait bientôt le lire sous le titre de *Liber continens*, car Faraj ben Salim coordonnait la petite troupe cosmopolite des traducteurs qui, traquant les autres livres arabes que le roi Charles avait en sa possession, préparait sa translation. L'histoire de l'Europe est pleine de ces histoires de transports. Elles sont curieuses et édifiantes, mais pas de la manière dont on le croit d'ordinaire. Les plus tolérants des Européens commencèrent au début du xx^e siècle à reconnaître ce que leur culture savante devait à ce qu'ils appelaient tout unanimement les Arabes. Nous savons mieux aujourd'hui qu'il n'y a pas d'appartenance mais des volontés d'appartenir, pas d'identités mais des déclarations d'identité, et que la circulation des croyances et des savoirs ne se laisse pas réduire à une reconnaissance de dette. Car les idées ne s'empruntent pas : elles se trafiquent, elles se chapardent, elles passent en contrebande. Et ceux qui les portent avec eux ne cherchent pas davantage à métisser qu'à comparer. Ils se fraient un chemin, et voilà tout.

Alors si c'était cela, les Pères de l'Europe, chacun désormais avait une bonne histoire à raconter. Des histoires de fantômes et de pirates. Survivants : ils l'étaient toujours d'une certaine manière. Faraj ben Salim appartenait très probablement à la communauté juive que l'empereur Frédéric II déplaça sans ménagement du Gharb marocain à Palerme dans les années 1230. Que l'on se souvienne de cette communauté de destin et de dangers, celle des transfuges et des naufragés. Voici Diego de Urrea, qui établit à la fin du xvi^e siècle le catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escorial et traduisit les « Livres de Plomb du Sacromonte » à Grenade. Ces manuscrits avaient été découverts dans une grotte près de Grenade au moment où l'on abattait le minaret de l'ancienne mosquée pour construire la cathédrale. C'était, disait-on, un nouvel Évangile, transmis par la Vierge Marie, professant une religion synchrétique entre le christianisme et l'islam. Il connut un succès immense jusqu'à ce que le Vatican finisse par prononcer contre lui l'anathème en 1682.

Il vous plairait de voir le visage de Diego de Urrea orner nos nouveaux billets de banque ? Mais sachez alors une chose. Diego de Urrea fut capturé comme esclave sur une côte de Calabre, pour être éduqué dans une madrasa de Tlemcen. Là, il apprit l'arabe classique et devint interprète pour le sultan du Maroc, lui servant d'agent officiel depuis l'Ouest algérien jusqu'à Constantinople. Lorsqu'il fut à nouveau fait prisonnier

au large de Pantelleria par les catholiques, il se reconvertit, enseigna l'arabe, le turc et le persan auprès de Philippe III avant de terminer ses jours dans le royaume de Naples où il mourut en 1615. De ces histoires corsaires, comme savait les raconter Pier Paolo Pasolini, l'Europe avait besoin aujourd'hui : des histoires pour espacer un peu le temps, des histoires d'exil et de connaissance, des histoires d'inquiétude.

Alors cela fusait. Chacun voulait son Père de l'Europe. Oubliées les *banknotes* : il s'agissait désormais de rêver à voix haute d'un Panthéon désorganisé, la frise du temps se froissait comme la guirlande des enfants, on avait enfin le sentiment de comprendre quelque chose à cette mésentente qui nous unissait. Un moment, l'un des Constituants plaidait avec ardeur la cause d'Alphonse de Lamartine. S'agissait-il de se laisser enivrer par le lyrisme démocratique des grandes assemblées ? Non pas : l'obscur délégué, qui ne se connaissait pas tant d'audace, défendait opiniâtrement les petits à-côtés de l'œuvre majestueuse. On sait peu en effet qu'un an après son *Histoire des constituants*, Alphonse de Lamartine s'attela en 1854 à une *Histoire de la Turquie*. Il en parut huit volumes. Le poète y plaidait l'idée que les Turcs valaient mieux que ces barbares de Russes comme voisins de l'Europe.

Dans le brouhaha de la Sécession, le Constituant réussit à lire un passage de la préface : « Si l'Europe n'est pas émue, du moins doit-elle être attentive. C'est l'heure de dire ce que furent jadis, ce que sont aujourd'hui, ce que peuvent être bientôt ces Ottomans défigurés à ses yeux par des antipathies de religion ». Seulement voilà, « les peuples, désormais, ne vont plus chercher dans le ciel des motifs de se haïr et de s'entre-tuer sur la terre ». Ah bon ? L'assemblée était désormais intriguée. Non non, poursuivait-il, « ils ne se demandent plus les uns aux autres s'ils sont bouddhistes, hébreux, musulmans, chrétiens, catholiques, schismatiques, romains de rite ou grecs de superstition ; mais ils se demandent s'ils sont vivants, justes, tolérants, braves, probes, patriotes, capables d'occuper sur le globe la place que les siècles leur ont assignée dans la distribution providentielle des territoires ».

La Providence qui distribue les territoires : cela se gâtait. Et les Grecs commençaient à maugréer à l'évocation du poète romantique qui n'avait guère communiqué dans ce philhellénisme qui fut, au XIX^e siècle, une des passions littéraires de l'Europe, où l'on célébra les noces cruelles du voyage et de la guerre. Mais peu importe : on avait renoncé à choisir des figures consensuelles, ayant autorité sur tous et sur chacun – elles n'existaient simplement pas.

L'Europe se trouva des Pères le jour où l'on retrouva enfin le sens du mot *commun*. Ce fut ce jour-là. Ce fut le jour des frères Grimm, collecteurs de contes, inventeurs d'enfances : Pères de l'Europe. Ce fut le jour de Stefan Zweig, qui voyageait sans passeport dans ce monde d'avant la catastrophe qu'il avait simplement nommé « âge de la sécurité » et le jour d'Annemarie Schwarzenbach, pour qui le mal d'Europe était son legs le plus précieux : Pères de l'Europe. Ce fut le jour de toutes les sorcières et de Domenico Scandella, dit Menocchio, meunier du Frioul, qui trouva la force de ne pas croire et fut pour cela jugé et exécuté par l'Inquisition à la fin du XVI^e siècle : Pères de l'Europe. Et ce fut le jour de tant d'autres, dont on ne savait pas encore le nom mais dont on reconnaissait le visage, et qui cheminaient libres et gais, blessés parfois, mais déterminés et déjà soulagés d'avoir eu le courage de regarder en face leur sentiment d'inquiétude : Pères de l'Europe.